

Charles Péguy

Les Tapisseries



Préface de Stanislas Fumet

nrf

Poésie/Gallimard

COLLECTION POÉSIE

CHARLES PÉGUY

Les Tapisseries

La Tapisserie de sainte Geneviève
et de Jeanne d'Arc

Les Sept contre Paris

La Tapisserie de Notre Dame

Sainte Geneviève patronne de Paris

PRÉCÉDÉ DE

Sonnets — Les Sept contre Thèbes

Châteaux de Loire

PRÉFACE

DE STANISLAS FUMET

nrf

GALLIMARD

*Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction
réservés pour tous pays, y compris l'U.R.S.S.*

© *Éditions Gallimard, 1957.*

© *Éditions Gallimard, 1968 pour la préface.*

Préface

LE SONNET EMBALLÉ

Péguy poète. Ç'aurait pu être, en son temps, un paradoxe. Et de là cette grandeur que prend sa poésie. Sa singularité, qui m'a fasciné dans le même temps où, très jeune homme, je vivais sous la lampe de Baudelaire et où je découvrais un enchantement si neuf dans les « prosaïsmes » transcendants des Fleurs du Mal :

La diane chantait dans les cours des casernes
Et le vent du matin soufflait sur les lanternes.

C'était l'heure où l'essaim des rêves malfaisants

.....

L'aurore grelottante en robe rose et verte
S'avavançait lentement sur la Seine déserte,
Et le sombre Paris, en se frottant les yeux,
Empoignait ses outils, vieillard laborieux.

Pourquoi ce poème, que je lisais déjà recto tono et à voix basse, car c'est ainsi qu'il est écrit, m'émouvait-il si profondément? C'était Manet autant que Baudelaire

qui m'avait séduit en lui. J'avais aussi dans le havresac de mon bonheur, entre quatorze et seize ans, Nietzsche, Laforgue, Claudel, André Chénier, Rimbaud, un peu Verlaine et Humilis (Germain Nouveau), Maeterlinck, Achim d'Arnim et Edgar Poe. Or, soudain, je découvrais Péguy. Le premier livre de lui qui me tombe sous la main est *Le Mystère de la charité de Jeanne d'Arc*. Et c'est le poète, dans cet ouvrage littéraire sans analogue, qui me porte le coup auquel je ne m'attendais pas — et exclusivement lui — qui en est responsable. Je ne dis pas que je reçois encore la révélation des idées de Péguy. Mais le langage de cette prose compacte qui devient vers à une certaine page du drame, parce que le souffle n'en peut plus de s'enfermer dans ces rectangles de pavés bien joints où la pensée halète en gagnant sa lumière phrase à phrase, voilà qui me ravit; et qu'à un beau moment il lui faille, trop émue, prendre l'air, — les paroles rompant leur rassemblement uniforme et allant s'échouer sur la plage, vague après vague, se succédant rythmiquement l'une à l'autre, ça met du blanc dans la page grise. Les phrases sorties du rang passent à un jeu plus libre, qui n'a rien d'étonnant puisque déjà, dans la bonne prose si naturelle et si disert mais si bien serrée de Péguy, le rythme, la cadence plutôt, dessine de curieuses modulations. La musique d'un nouveau vers est née, et de quoi? d'un besoin qu'a la pensée de s'aérer : cette méditation de Péguy ne peut plus faire autrement. Son oreille a entendu, sans la connaître, la définition de Paul Valéry, à savoir que la poésie commence lorsque, en lisant un texte tout haut, on s'aperçoit qu'on s'est mis à chanter.

Les vers libres de Péguy (on n'en trouvera pas dans

ce recueil) m'ensorcelaient. Je tenais fort pour le vers libre. Mais c'est la première fois que j'assistais à une pareille mutation : le vers libre contraignant un essayiste grave comme Péguy, un polémiste rigoureux, enfin un socialiste intransigeant — alors chrétien —, un dramaturge hors série, à utiliser une forme « moderne » qui ne lui plaisait pas, jusqu'au jour où il lui donne sa chance, son élan dans la litanie et dans la cantilène. Péguy, l'homme des marches militaires, voilà qu'il s'était pris non plus à siffler mais à chançonner en une espèce de grégorien sur la route. C'est le langage d'un vieux passé qui lui en avait soufflé le rythme et la musique. Il était comme Gérard de Nerval découvrant le génie d'un certain parler mystico-populaire ; il avait saisi, lui aussi, que la beauté de la langue ne dépend pas des règles de l'écriture, qu'elle n'apparaît que lorsqu'elle est conforme au mouvement de l'âme qui veut se frayer un chemin à travers les paroles. Il y a une poésie qui vient du fond des âges et, si elle nous émeut, c'est qu'elle est authentiquement la poésie de l'âme humaine, un memento d'humanité — et cette humanité est probablement faite pour incarner du divin, mais, cela, on ne l'enseigne pas à l'École normale supérieure, on l'apprend en écoutant ses voix intérieures ou tout simplement peut-être les battements en soi d'un cœur inapaisé. Péguy gratifie un incroyable régiment de stances en quatrains de ce titre : Ballade du cœur qui a trop battu, ou Ballade de notre cœur charnel, *ad libitum*.

Je comprenais mieux pourquoi Baudelaire était non seulement l'auteur d'une incomparable Harmonie du soir, que j'adorais, mais aussi du Crépuscule du matin, et pourquoi dans Bénédiction, comme dans

Le Voyage, comme dans *L'Irréparable* ou dans *Une Charogne*, des « prosaïsmes » s'inséraient dans le lyrisme pour le ramener au quotidien tangible, à la façon des papiers collés dans les tableaux de Braque et de Picasso, parce que ces « prosaïsmes », ces éléments de souvenirs concrets, ces « lieux communs », où le rêve sur des sommets de poésie se déchire, font éprouver au cœur humain son inestimable véridicité.

Péguy n'a jamais parlé de Baudelaire, ignorant carrément que c'était lui, en poésie, qui avait tout changé. Je me demande s'il se permettait de le lire, tant il craignait le trouble dont l'honneur se détourne :

Le jeune homme bonheur
Voulait danser.
Mais le jeune homme honneur
Voulut passer.

Ces quatre petits vers, si naïvement beaux, concernent l'histoire sentimentale qui a failli briser l'unité de Charles Péguy et dont il est sorti si magnanimement victorieux, en faisant épouser celle qu'il aimait à un de ses propres amis, pour consommer son sacrifice — en attendant de se jeter dans la guerre où il tombera, le 5 septembre 1914, près de Villeroy, frappé d'une balle au front.

Péguy n'aurait pas supporté Baudelaire pour la simple raison qu'il ne réagissait pas en artiste et que la vie lui suffisait, et que sa vie d'homme l'engageait tout entier dans une action de défense du vrai et du juste — ce qui n'inspire pas tellement l'artiste — et dans un héroïsme exigeant, douloureux et jovial, éternel et quotidien, lui qui disait que « l'éternel est constamment

couché dans le lit de camp du temporel », image mystique et militaire relevée par Emmanuel Mounier le premier, me semble-t-il, dans l'œuvre de Péguy et où celui-ci est mesuré à l'aune qui convient.

S'il n'était pas artiste, il n'en excellait pas moins dans un art d'écrire, ou de parler en direct, qu'il a poussé plus loin que le vieux Montaigne. Mais là Péguy est le poète de la vérité avec toute la passion qu'il éprouve pour ce bien primordial que suppose le beau auquel tend l'art, ainsi que l'enseignent les maîtres en théologie dont la philosophie ne dissocie pas le beau du bien : ils savent que le bien est le même transcendantal qui se manifeste comme beau à qui l'envisage sans préjugé (les Grecs le disaient d'un mot : kalokagathia, comme nous, Français, disons « bel et bien »). Ainsi Péguy n'avait pas besoin d'aller au beau bras dessus bras dessous avec les artistes ; son art lui était dicté par le souci d'être vrai, et juste, ajusté à l'objet, et pur, même lorsqu'il ne montrait aucune complaisance pour l'adversaire et le rudoyait comme il croyait que ce mauvais esprit le méritait. Quand Péguy défendait ses positions, il le faisait comme on combat, non comme on joue, en n'accordant rien à celui qui n'avait pas le même objectif que lui.

★

Il n'avait pas besoin d'être artiste, il était un vivant. Son art est le portrait de sa vie. — Et son œuvre alors ? — Son œuvre n'est autre que le témoignage de sa vie, comme lui « d'un seul tenant ». En un mot, c'est une bâtisse — oh ! pas une construction ! — un travail de charpentier, de tailleur de pierre, de sculpteur sur

bois, son propre maître d'œuvre. Quand je le connus et que nous parlions de sa Jeanne d'Arc, il me dit qu'il lui prévoyait dans les « vingt-quatre volumes. — Vingt-quatre...? — Voyez-vous, je voudrais que ce fût comme une cathédrale. » Il avait toujours à cette époque — en 1912 — Chartres devant les yeux.

Péguy est essentiellement un poète, si le poète est celui qui « fait » une chose avec son verbe, qui s'instruit de la manière de créer en regardant de quelle façon le Créateur

J'éclate tellement dans ma création...

développe son ouvrage hors de lui. En 1907, Péguy était revenu à la foi chrétienne, gardant ce retour secret (sauf pour deux ou trois intimes) jusqu'à l'année suivante, où il se confiera à Joseph Lotte. Il sentait bien que cette première Vertu théologique ne le laisserait pas en paix. Elle l'introduira « dans la bataille », comme sa Jeanne, celle du « drame en trois pièces » de 1895-1897, — dans la bataille, exactement, de l'espérance. Car la deuxième Vertu s'est placée dans la perspective de sa cathédrale en même temps qu'il consentait au Credo de la foi, mais de cette foi tournée e charité que saint Paul distingue de la « foi morte », tand que le Porche de l'espérance couvre un volume ent et s'étend en illustration tout le long du troisième volu Le Mystère des saints Innocents, qui ne parach certes pas la cathédrale Sainte-Jeanne-d'Arc, le mai d'œuvre ayant rendu l'esprit à quarante et un an. sous l'uniforme de lieutenant, à la tête de sa section. Il avait conscience de mourir pour que cette guerre fût « la dernière ». Hélas ! comme celle de Jeanne, l'espérance

de Péguy ne devait pas aboutir sensiblement en ce monde, — la prophétie visant plus loin, — encore qu'en 1918 la guerre dût être gagnée, mais à quel prix ! et que Jeanne eût déclaré, sur le bûcher : « Mes voix ne m'avaient pas trompée ! »

Les victoires des hommes, les victoires des peuples et des royaumes, sont tapissées d'échecs, elles renoncent à compter leurs morts pour ne se réjouir que du salut acquis. L'espérance vainc la mort et enterre la désolation, comme la mère oublie les souffrances de la parturition quand, fait remarquer Jésus, un nouvel homme a été mis au monde. Péguy, dans une page souvent citée, fait parler Clio sur le secret de l'homme de quarante ans : « Nous le connaissons peut-être, Péguy, notre homme de quarante ans. (...) Il sait donc. (...) La science que nul enseignement ne peut donner, le secret que nulle méthode ne peut prématurément confier... le secret qu'on n'a jamais écrit. (...) Il sait et il sait qu'il sait. Il sait que l'on n'est pas heureux. Il sait que depuis qu'il y a l'homme, nul homme n'a jamais été heureux.

« Or voyez l'inconséquence. Le même homme a naturellement un fils de quatorze ans. Or il n'a qu'une pensée. C'est que son fils soit heureux. »

Et c'est cela qui « étonne » Dieu : qu'il conserve l'espérance ! Et qui émerveille Dieu.

★

Il semble que la poésie de Péguy ne soit pas détachable de la personne de Jeanne d'Arc. C'est Jeannette qui, dans la première partie de sa dramaturgie de 1895-97, s'écarte délibérément de la prose du dialogue Madame Gervaise-Hauviette-Jeannette et commence à

s'exprimer en vers — en alexandrins. Puis la prose et les vers alternent, la prose beaucoup plus abondante, tout le long des trois curieuses « pièces » structurées sur le modèle hellénique. En somme, il a éprouvé le besoin de chanter, au moins de temps en temps, comme il arrivera dans Le Mystère de la charité de Jeanne d'Arc, mais ici il ne s'agit pas de vers libres, au contraire : le jeune Péguy versifie comme un lycéen, sa métrique ne cherche nullement à innover. Et pourtant il y a dans cette poésie simpliste le lyrisme qui sera celui de Péguy, déjà :

Adieu, Meuse endormeuse et douce à mon enfance...

et autres vers tels qu'ils reparaîtront dix-sept ans plus tard dans les Sonnets et leurs suites, lorsque Péguy voudra se reposer de ses chefs-d'œuvre religieux qui ont fait surgir un vers entièrement personnel, bien causant, pseudo — « vers libre » mais qu'il préférera qualifier de « prose musicale », ce qui le distingue des vers libres d'un Laforgue, d'un Maeterlinck, d'un Verhaeren, d'un Viélé-Griffin ou d'un Robert de Souza, dont les préoccupations formelles ne l'intéressent pas. Il avait inventé autre chose et, cette autre chose, le poète, sa vie écourtée, n'aura plus le temps d'y revenir. Ce délassément à ses tracasseries d'éditeur et de père de famille a ramené le cornélien qu'il était au vers « classique » pour produire un déluge d'alexandrins qui engloutira ses lecteurs, les abonnés des Cahiers de la Quinzaine, lorsqu'ils recevront les 7 644 vers disposés en 1 911 quatrains de cette somme théo-idéologique de Péguy intitulée Ève. Je ne m'attarderai pas sur Ève, puisque ce poème géant ne fait pas partie du présent recueil, mais je